

— Le 4 juin, vers neu heures du matin, un jeune Anglais de 25 ans, passager à bord du bateau à vapeur *Sir-Robert-Peel*, s'était assis, malgré les observations du capitaine et de plusieurs personnes, sur le couronnement du navire. On était alors en route, et l'on approchait de Dunkerque. L'imprudent, on ne sait par quelle cause, tomba tout à coup à la mer. Aussitôt que l'on s'aperçut de ce déplorable accident, on fit arrêter la marche du bateau et jeter le canot à l'eau. On vit paraître un moment le malheureux dans le tourbillon de l'hélice, et malgré les efforts les plus actifs et les plus courageux de la part du capitaine et de l'équipage, on ne put le sauver.

— Un mariage intéressant a eu lieu ces jours-ci à l'église de la Madeleine à Paris: c'est celui de M^{lle} Estelle Belot, sœur du jeune et intrépide officier de marine qui s'était voué, dans les mers du pôle, à la recherche de lord Franklin, et qui a péri en son second voyage, engouffré dans une crevasse de ces mornes et gigantesques glaciers. M^{lle} Belot épouse un jeune employé supérieur des chemins de fer, dont le traitement, à cette occasion, a été porté, par l'initiative de la Compagnie, de 12 à 15,000 fr. Elle apporte de plus une dot assez considérable, formée en partie des dons de lady Franklin et de la souscription tant anglaise que française formée pour la famille du lieutenant Belot. Ainsi, la mort prématurée de ce jeune et vaillant marin aura eu du moins cette compensation de mettre tous les siens à l'abri du besoin. On a beau dire: Il n'est tel qu'un héritage d'honneur à transmettre à ceux qu'on laisse après soi.

— Le *Courrier de Lyon* rapporte l'anecdote qui suit:

Il y a trois semaines environ, M. V..., négociant à Lyon, perdait entre Pontcharra et Tarare un portefeuille renfermant, outre des papiers de famille, des actions de chemin de fer et une somme de 7,000 fr. en billets de banque. Vainement fit-il toutes sortes de démarches pour retrouver son portefeuille, tous ses soins restèrent infructueux.

M. V... avait fait, quoiqu'à regret, le détail de cette somme, qu'il avait passée au compte de profits et pertes, lorsque, la semaine dernière, il reçut la visite d'un ecclésiastique de Tarare, qui lui apprit que son portefeuille avait été trouvé par un jeune homme de cette ville, fils unique d'une pauvre mais très-honnête femme, tenant une boutique d'épicerie.

Ce jeune homme, déjà atteint d'une maladie de poitrine, s'était, depuis cette trouvaille, livré à des excès de tous genres qui avaient hâté sa fin. Sur le point de mourir, il avait fait à son confesseur et à sa mère l'aveu de sa faute et de son détournement.

Vérification faite du portefeuille, dont toutes les valeurs étrangères étaient restées intactes, il manquait en billets de banque une somme de 2,000 fr. environ, que la pauvre mère souscrivit en remplacement, par sommes de 500 fr., payables d'année en année, en chargeant le confesseur de son fils de vouloir bien en faire la restitution à M. V..., dont elle implorait surtout la discrétion dans cette pénible circonstance.

M. V..., vivement touché d'un pareil acte de probité, joyeux aussi de retrouver des valeurs qu'il considérait comme perdues, après avoir remercié le confesseur du jeune homme, n'a pas voulu être en reste de générosité vis-à-vis de la mère, dont il a déchiré les billets, déclarant à son digne messager qu'il ne voulait pas même savoir son nom ni son adresse, et lui remettant, en outre, une somme de 100 fr. pour les pauvres de sa paroisse.

— Il vient de se passer à Kiew, ville de la Vieille-Russie, une affaire des plus graves, et dont nous empruntons le récit au journal le *Czas*:

« Dès le mois de février, un officier en état d'ivresse avait tué un étudiant à la suite d'une querelle qui avait eu lieu dans un bal; cet événement avait produit une grande sensation, quoique le jeune homme tué ait demandé, au moment de mourir, qu'on pardonnât à son meurtrier, puisqu'il n'avait pas sa raison.

« Depuis lors, il y a eu constamment des affaires entre les étudiants et les officiers, jusqu'à la dernière affaire du général de Br..., qui se passa de la manière suivante:

« Un étudiant battit un chien qui voulait le mordre; le propriétaire du chien, le général de Br..., connu par son irascibilité, demanda à l'étudiant pourquoi il battait son chien.

« Parce qu'il mord, répondit-il.

Et, en même temps, il donna de nouveaux coups au chien, qui essayait de le mordre en effet. Le général irrité appela la police et fit arrêter l'étudiant, auquel on demanda son épée. (En Russie, les étudiants portent l'uniforme et l'épée).

« L'étudiant protesta et se mit en défense, les autorités universitaires ayant seules le droit de l'arrêter. Malgré cela, on parvint à lui arracher son épée; mais il put en même temps échapper aux mains de la police, et se rendit immédiatement chez le recteur de l'Université, qui le renvoya au conseil universitaire. Mais celui-ci ne se réunit qu'une fois par semaine, le vendredi. L'étudiant ne put rien obtenir non plus du gouvernement; or, le général devait quitter la ville le mercredi; les étudiants résolurent alors de se faire justice eux-mêmes.

« L'occasion s'en offrit. Le 26 avril au soir, pendant que le général se trouvait au théâtre, plus de 300 étudiants se rendirent à la porte du théâtre pour attendre sa sortie; mais le général fut averti et quitta la salle avant la fin de la représentation, avec quelques officiers. Les étudiants, qui ne l'avaient pas perdu de vue au théâtre, le suivirent, et aussitôt qu'il fut sorti, ils donnèrent le signal convenu de l'attaque.

« Les étudiants arrivèrent de tous côtés, bousculèrent les officiers et les gendarmes; l'un de ces derniers, qui avait tiré le sabre, reçut quelques coups de poignard dont il mourut. Le général fut jeté à terre et reçut à la tête une soixantaine de coups de bâton. Mais un détachement militaire arriva, et les étudiants disparurent au plus vite. Le lendemain matin, on en arrêta 64, et bien qu'aucun d'eux n'aurait, 6 furent condamnés, comme meneurs probablement, à un an de service comme simples soldats.

VARIÉTÉS.

LA DESTRUCTION.

VISION.

Dans une maison située à l'extrémité du village et dont les fenêtres donnaient sur un champ de bataille encore couvert de cadavres non enterrés, Ottomar, atteint d'une fièvre chaude, gisait mourant sur un lit de douleur. Chaque nuit, son cœur faisait bouillonner son sang enflammé qui, semblable à un fleuve de l'enfer, charriait des images immenses et brisées, et reflétait sur son sinistre miroir un ciel nocturne bouleversé par des éclairs confus. Et lorsque l'air frais et doux du matin chassait de sa poitrine fatiguée le poison de la fièvre, l'orage de la guerre grondait sans cesse autour de lui, et les scènes ensanglantées de ce fléau venaient, dans ses rêves noctur-

nes, se dresser devant lui comme autant de fantômes menaçants.

Pendant le rêve que je vais rapporter, la fièvre d'Ottomar avait atteint cette hauteur escarpée qui sépare la tombe de la vie. Dans cet état de délire, ses yeux étaient devenus des miroirs grossissants dans une flamme lapissée de miroirs, et ses oreilles des cornets acoustiques sous une voûte acoustique. Il lui semblait que ses gardiens allongeaient devant lui des bras de géants; que les figures vacillantes qui se dessinaient sur les rideaux de son lit devenaient épaisses et d'un rouge de sang; qu'une trombe d'eau bouillante l'entraînait avec elle dans son écrasante vapeur et le jetait avec fracas dans l'immensité des mers. Et, du fond des abîmes qu'il voyait s'entr'ouvrir autour de lui, sortaient en rampant ces petits spectres aigus dont les petites pattes froides et collantes tourmentent déjà l'âme des enfants, et qui semblent dire à l'âme humaine: Nous te tourmenterons toujours.

A mesure que son cœur obscurci cherchait à sortir du cratère brûlant de la fièvre, il roulait pour ainsi dire sur lui-même, et le plafond de sa chambre lui semblait couvert par les reflets jaunes d'un vaste incendie.

Les yeux secs et ardents du malade se fixèrent sur les images transparentes de ses rideaux à demi fermés, qui lui semblaient agités par le souffle brûlant d'une flamme éloignée. Peu à peu il se détacha de toutes ces figures un fantôme blanc, au visage pâle et immobile, aux cheveux, aux sourcils d'un blanc de neige. Ce fantôme chercha le malade avec de longues antennes courbées qui sortaient de la cavité de ses yeux vides. Devant ces antennes, dont les pointes noires qui marquaient leurs extrémités lançaient des bouffées d'air glacial, Ottomar recula à travers les murailles et les rochers, à travers toute la terre; et les antennes menaçaient toujours sa poitrine! Tout à coup il tomba en arrière, et le monde se brisa devant lui, et les fragments des montagnes éclatées, les graviers des collines émiettées, se précipitèrent dans des abîmes sans fonds; les nuages et les lunes se fondirent comme la grêle se fond lorsqu'elle tombe avec les rayons du soleil. Tous ces débris de mondes possèrent devant le blanc fantôme, semblables à des flèches décochées par un arc invisible; et des soleils, entourés de guirlandes de monde qu'ils avaient entraînés en passant, se précipitèrent à ses pieds; et un long fleuve de cendres coula après eux et couvrit tout de sa poussière.

« Blanche vision; qui es-tu? demanda enfin Ottomar.

« Dès que je me serai nommé, tu auras cessé d'être! répondit, sans remuer les lèvres, le terrible fantôme dont le visage n'avait jamais encore exprimé ni la joie, ni l'amour, ni la colère, et devant lequel l'éternité avait passé sans imprimer aucun mouvement à ses traits.

Le fantôme poussa l'homme sur un étroit sentier composé avec les premières mottes de terre que l'on jette sur les cercueils des morts; et ce sentier traversait une mer de sang au-dessus de laquelle nageaient, semblables aux fleurs des plantes aquatiques, de blanches chevelures d'hommes, des petits doigts rosés de jeunes enfants, des pigeons couvant sur leurs nids, des ailes de papillons mouillées, des œufs de rossignol et des cœurs humains! Et le fantôme écrasait tout en planant sur tout; et il traînait après lui un voile fait avec les linges mouillés qu'on étend sur les yeux des morts. Ce voile nageait sur la mer de sang dont les vagues rouges s'amoncelaient autour de la route que l'homme était forcé de suivre; route qui se rétrécissait sans cesse, se transformait en une traînée de

champignons humides et froids, et finit par devenir un serpent long, uni, glacé!

L'homme descendait toujours; mais un tourbillon le contraignit à se retourner, et il vit, étendu devant lui, un incalculable glaçon noir. Tous les peuples qui ont passé sur la terre étaient couchés sur ce glaçon, où ils formaient d'innombrables armées de cadavres incrustés dans la glace; et, au fond des abîmes, le tremblement de terre sonnait éternellement une petite cloche fêlée; c'était la cloche de l'agonie de la nature.

« Est-ce là le deuxième monde? demanda l'homme éperdu.

« Le deuxième monde est dans la tombe, entre les dents des vers rongeurs! répondit le fantôme.

Ottomar éleva ses regards pour chercher un ciel consolateur; mais il ne vit au-dessus de lui qu'une vapeur épaisse et noire, qui s'étendait comme un immense linceul entre le ciel et la terre et les brèches de la nature; et la fumée, qui sortaient des décombres du passé, rendait ce linceul plus épais et plus large.

Le reflet d'un monde enflammé, qui venait de tomber sur ces décombres, répandit tout à coup une clarté rougeâtre sur ce noir linceul; la voix de l'écho, cette éternelle fiancée du vent, répéta, à travers le chaos, cette plainte déchirante:

« Nous avons souffert, nous avons espéré, mais nous serons anéantis! Créateur tout-puissant, cesse de créer!

« Quel est donc le pouvoir qui anéanti? demanda l'homme.

« Moi! répondit le fantôme.

Et il conduisit l'homme au milieu des cadavres incrustés dans le noir glaçon; et, lorsqu'il passait devant ces cadavres, il faisait jaillir de leurs yeux fermés de ces terribles gouttes de sang que jadis on voyait couler des blessures d'un mort à l'approche d'un assassin.

Se mêlant ainsi, malgré lui, au muet cortège du passé sur le champ de bataille où s'agitait les esprits, la scène rongée de rouille des étres se brisa devant Ottomar; et il vit tous les frères de son cœur réduits en cendres, et cependant leurs traits exprimaient encore l'espérance d'une récompense. Puis il vit de pauvres enfants aux joues roses, dont les lèvres glacées avaient conservé l'empreinte du premier sourire; il vit les sages de tous les peuples anéantis, et la lumière de la vérité anéantie avec eux parce qu'on avait éteint leur âme; il vit les plus nobles cœurs écrasés par le désespoir, parce qu'on en avait chassé Dieu; le ciel et la conscience; il vit le blanc fantôme rouler sur la mer de sang un globe d'airain qui enfonçait tous les morts dans cette mer; et, glacé par la terreur, il dit:

« Vision de l'enfer, pourquoi tardes-tu à m'écraser? Il n'y a de vivant que toi; le pouvoir de détruire seul est éternel!

(La suite au prochain numéro).

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Séance du 7 juin 1857.

Sommes versées par 71 déposants, dont 16 nouveaux fr. 9,242 00
27 demandes en remboursement » 9,347 25
Les opérations du mois de juin sont suivies par MM. François Frasez et Requillart-Scrépel, directeurs.

KARMESES.

Dimanche 14 Juin.

Faches. — Lille (procession).

Pour tous les articles non signés, J. Rehoux.

l'aborda avec un maintien noble et fier et en redressant la tête.

L'entourage de l'impératrice la regardait en silence et s'attendait à voir éclater son mécontentement.

Mais un sourire doux et aimable se joua bientôt sur ses lèvres.

L'admiration qu'elle lisait sur le visage du courrier flattait sa vanité féminine et lui plaisait bien autrement que la plus irréprochable étiquette.

Armfelt s'aperçut avec joie de l'impression favorable que produisait Doring.

« Vous arrivez de Suède? demanda enfin l'impératrice. Quand avez-vous vu Budberg pour la dernière fois? »

A cette question, Doring tressaillit. Il sentit alors seulement qu'il avait manqué aux convenances, et cette pensée augmenta sa rougeur.

« Le seigneur au soir, Majesté, répondit-il en s'inclinant profondément et en se posant la main sur la poitrine, comme pour demander respectueusement pardon de son oubli.

— Voyons quelles nouvelles vous apportez. Avez-vous parlé au roi en personne? »

— J'ai eu cet honneur, madame, et j'ai entendu de sa propre bouche l'assurance qu'il prend déjà ses mesures pour faire une visite à Votre Majesté avec son oncle, le duc de Sudermanie. Les dépêches que j'ai remises à Son Excellence le baron Armfelt en contiennent davantage à ce sujet. Le général Budberg m'a également chargé d'une lettre pour Votre Majesté.

Un sombre nuage se répandit sur les traits de Suboff, d'Orloff et de Markoff; une joie triomphante éclata, au contraire, sur le visage de l'impératrice.

Armfelt lui présenta la dépêche de Budberg, et Catherine, impatiente, en brisa le cachet de sa propre main.

Le général annonçait que tout avait complètement changé de face depuis sa dernière missive, et il attribuait ce revirement, aussi prompt qu'inattendu, à l'amour de Gustave-Adolphe pour la princesse Alexandra.

« Il viendra donc, dit l'impératrice; le Ciel en soit loué! Markoff, reprenne la lettre destinée à Dolgorouki. Il faut, au contraire, que l'armée se retire des frontières. Vous expédiez au prince des ordres en conséquence. »

Puis, après avoir arrêté ses regards sur Doring, elle se tourna vers les adjutants.

« Les nouvelles qui viennent d'arriver, leur dit-elle, vous enlèvent l'occasion de vous disputer une récompense honorable; mais je vous dédommagerai aussitôt que possible. Je recommande ce jeune Suédois à votre amitié. Je désire le voir honoré et traité avec égards. »

En parlant ainsi, elle désignait Doring, et elle ajouta aussitôt, en s'adressant à lui:

« Je ne vous oublierai pas, ni la joie que vous m'avez apportée. »

Le grand-duc, ayant reconnu parmi les adjutants, Aratscheff et Petcherine, leur lança un regard sévère, mais ne jugea pas opportun de se plaindre de leur conduite.

Ses yeux étaient fixés sur Orloff, chef de la police secrète, lorsque l'impératrice, s'approchant de sa belle-fille, fit signe qu'elle voulait être seule avec la grande-duchesse.

Suboff sortit, suivi de Markoff et d'Orloff. Doring se retira avec les adjutants.

Armfelt seul resta.

« Madame, dit-il en s'avancant vers Catherine, voici une lettre que j'ai trouvée dans ma

dépêche; Votre Majesté m'approuvera, je l'espère, de la lui remettre de cette façon, c'est-à-dire sans témoin.

— Une lettre? »

— De la propre main du roi de Suède.

— Elle est la bienvenue, Armfelt.

— Mais elle n'est pas adressée à Votre Majesté!

— Non? Et à qui donc? »

— A la princesse Alexandra.

— Ah!

L'impératrice considéra la lettre, puis elle dit au baron:

« Armfelt, il faut la remettre vous-même à la princesse. Suivez-moi. Je vais me donner le plaisir de voir la joie de ma petite fille. »

Et, appuyée sur le bras de la grande-duchesse, elle se rendit auprès d'Alexandra.

Armfelt les suivit.

VI.
ATTENDEZ-MOI A ONZE HEURES.

Le séjour de l'impératrice à Péterhof ne devait durer que vingt-quatre heures; la cour s'y était donc installée tant bien que mal. Le comte Orloff occupait un petit pavillon entouré d'arbres et de plantes.

Orloff s'était élevé grâce à ses relations de famille, et sa prudente soumission envers Suboff, dernier héritier de l'influence de tous les anciens favoris de Catherine, l'avait affermi dans sa position. A l'époque des événements que nous retraçons, il était grand-maréchal de la cour, chambellan, chevalier des Ordres de Sainte-Anne et de Saint-Alexandre Newski, enfin chef de la police secrète.

En sortant du conseil de l'impératrice, il s'était rendu dans le pavillon, et il venait de lire différents rapports et de signer quelques ordres.

Il se promenait avec agitation, le front couvert d'un nuage sombre et menaçant.

Suivant ces rapports, la dame masquée à laquelle il avait parlé dans le parc, avait eu dans l'hermitage, c'est-à-dire dans la chaumière, un rendez-vous avec deux hommes, et s'était échappée avec l'un d'eux.

Quant à l'autre, qui était un étranger, un Suédois, il avait été arrêté, puis remis en liberté par le grand-duc Paul. On n'avait rien négligé pour retrouver la jeune dame et l'inconnu; mais toutes les recherches étaient demeurées vaines.

« Damnation! murmurait Orloff entre ses dents. Faut-il que je sois toujours sur sa trace, sans pouvoir jamais saisir un coin du voile dont elle couvre ses démarches! Ma police ne vaut rien; ce n'est qu'un fantôme, qu'un épouvantail; ce n'est pas une réalité, un œil qui voit tout dans les ténèbres, une main toute-puissante qui intervient partout. On croit que rien ne m'échappe. Bah! je ne peux pas même découvrir par mes espions les secrets d'une jeune fille.

« Un Suédois, reprit-il, après un moment de silence; un Suédois! On ne rencontre plus que des Suédois à cette cour. Oh! combien je les hais! La politique de Suboff est la bonne politique. Il faut écraser la Suède comme on a écrasé la Pologne, et mettre Suboff à la tête des armées qui marcheront un jour contre la France.

RIDDESTAD.

(La suite au prochain numéro.)